

3^e dimanche de l'avant 2016

Voici que S. Jean-Baptiste, que nous avons trouvé dimanche dernier en prison, paraît aujourd'hui sur les bords du Jourdain. Comme au cinéma, la liturgie s'autorise un *flash back*. Contemplons la scène. Dimanche dernier, interrogateur, Jean-Baptiste envoyait ses disciples auprès de Jésus. Aujourd'hui, la foule vient à lui, et c'est elle qui l'interroge. Sur sa doctrine ? Non, on croit la connaître. C'est celle d'un prophète. On l'interroge sur son identité : « Qui es-tu ? ». « Il faut que nous rendions compte à ceux qui nous envoient ». Celui qui prêche avec les accents d'Isaïe ne serait-il pas ce messie tant désiré qui doit répondre aux attentes d'Israël ? Ou plutôt leur correspondre, s'adapter au futur qu'elles ont progressivement élaboré dans le passé d'une histoire humaine et parfois trop humaine ? « Non, répond Jean, je ne suis pas le messie ». Les enquêteurs sont partagés entre déception et soulagement. Déception, car il faudra encore attendre, et soulagement parce que les paroles d'appel à la conversion de cet homme sifflent et frappent comme un fouet. Mais Jean continue : « Au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas. Moi, je baptise dans l'eau ; lui baptisera dans l'Esprit et le feu ». Stupeur. Ceux qui savent, les docteurs, sont pris au dépourvu. Celui que l'on croyait reconnaître à partir du passé laisse pressentir une nouveauté imprévue. Jean n'est pas le messie, il en est le témoin et celui dont il témoigne est déjà là. Sous le vêtement usé du prophète bouillonne déjà le vin nouveau de l'Évangile. Comme tous les prophètes, Jean se décentre de lui-même pour indiquer la présence de Dieu. Mais aujourd'hui, sur les bords du Jourdain, il s'agit d'une présence inédite : celle de Dieu dans la chair, dans la personne de son cousin Jésus. Par ce décentrement inédit, Jean-Baptiste scelle les Écritures : elles seront désormais l'Ancien Testament. Il laisse la place à la Vérité en personne : le Christ, auteur d'un Testament nouveau, Verbe unique qui surplombe et interprète toutes les paroles éparses des prophètes.

Les disciples de Jean-Baptiste ne s'y trompent d'ailleurs pas. Le surlendemain, deux d'entre eux, intrigués, se mettent à suivre Jésus. Celui-ci se retourne et leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils lui disent : « Maître, où demeures-tu ? » « Venez et voyez » répond Jésus. Les disciples de Jean deviendront les premiers apôtres de Jésus, l'Ancien Testament passera dans le Nouveau, Israël dans l'Église. Ces paroles, cette invitation à se mettre à la suite de Jésus pour mieux en découvrir le mystère, n'ont cessé de résonner depuis deux mille ans. Témoin de l'Agneau, selon la belle parole du cardinal Daniélou Jean avait en effet annoncé une année de grâces et de bienfaits. Mais cette année jubilaire dépasse tout ce qu'Israël avait pu espérer en fait d'émancipation. C'est maintenant, aujourd'hui, sur les bords du Jourdain, que s'inaugure la véritable libération, le salut dans ce qu'il a de plus décisif. L'année jubilaire se voulait être, dans l'Ancien Testament, un temps de grâce où seraient remises toutes les dettes, guéris tous les affligés, libérés tous les prisonniers. Il devait s'agir d'une année qui rappellerait la joie du septième jour lors de la Création. Programme, on s'en doute, qui ne fut jamais tenu par les hommes, mais de plus en plus espéré de Dieu seul. Et voici que Jésus inaugure son ministère public dans la synagogue de Capharnaüm en s'attribuant cet oracle d'Isaïe. Cette année de grâce et de bienfaits, la réalisation tant différée de l'année jubilaire, voici qu'elle est proclamée sur la montagne dans les Béatitudes, voici qu'elle se manifeste d'une manière inattendue dans les paroles, les faits et les gestes de Jésus. Allons plus loin encore : on peut dire que cette année de grâce et de bienfaits se confond avec l'existence même de Jésus. Elle culmine, dans la ligne des Béatitudes, avec la Passion. Elle se prolonge dans le clair-obscur du temps de l'Église, Corps du Christ répandu et communiqué aux confins de tous les déserts où l'homme cherche à étancher sa soif de vérité et de paix.

Cette année de grâce et de paix a donc bien la saveur d'un Avent : elle nous dispose à une libération plénière dont nous n'avons ici-bas encore qu'un avant-goût. Elle nous convie du coup à creuser la soif de l'avènement définitif du Christ en nous poussant à l'accueillir à chaque instant à travers les événements de notre vie et de l'histoire plus large qui les entourent. Mais en même temps, cette année de grâce et de paix est là, présente, quand le Christ nous rencontre par sa Parole et ses sacrements et elle nous inonde de joie, d'une joie profonde et sereine. Cette joie, personne ne pourra nous la ravir,

même dans les persécutions, comme celles qui ont frappé cruellement ce matin nos frères chrétiens d'Egypte. Un attentat en plein office qui a fait plusieurs dizaines de morts. En ce dimanche de *Gaudete*, après la jubilation que nous avons ressentie sous la plume de S. Paul aux Philippiens, notre joie se doit d'aller jusque dans ces profondeurs théologiques. Une joie qui juge et relativise les difficultés de la vie, celles que nous éprouvons tous personnellement. Mais une joie qui surplombe aussi de très haut les mesquineries d'un monde qui n'en finit plus de se rebeller et de regimber contre l'aiguillon.

Un exemple ? Une de ces querelles dont la France a seule le secret, je veux parler de l'affaire des crèches de Noël. Signes ostentatoires du christianisme, comme sûrement aussi notre procession de jeudi dernier avec ses bannières, ses chants, ses soutanes et ses surplis, elles doivent disparaître. Pour détacher un peu plus encore l'homme occidental de ses racines chrétiennes. Pour en faire toujours plus un produit hors-sol, une sorte d'algue boursouflée dérivant au gré des courants, prêt à être cueilli par n'importe qui. Et en particulier par les chantres du radicalisme de la violence. Comment ne pas comprendre que déraciner la culture chrétienne de notre pays, c'est faire le lit du nihilisme et du totalitarisme ! C'est poser un acte suicidaire. Nous pourrions désespérer de voir ces tentatives se répéter continuellement dans notre pays. Et pourtant, tout en luttant, nous demeurerons dans la joie. Celle de la Femme de l'Apocalypse, l'Immaculée, qui écrase de son talon la tête du dragon. Puissions-nous continuer de cheminer en tout cas avec cette joyeuse espérance en ce temps de recueillement, grave, auquel nous sommes conviés par la liturgie à l'approche de Noël.

Abbé Eric Iborra